

L'Inspo

DÉCEMBRE 2023



L'édito

Se reconforter, se prendre dans les bras, ne serait-ce pas ce que cherche à nous transmettre Noémie Boespflug, à travers sa poignante couverture ? Un dessin qui réchauffe, en cette période morose à tous les niveaux.

Dans ce numéro, L'InsPo n'a pas souhaité revenir sur le conflit Israël-Hamas, déjà grandement traité dans les médias. Garance Forasté et Timothée Jabot ont tout de même eu envie de prendre position dans notre billet d'humeur. Nos journalistes appellent de leurs vœux à un changement de traitement médiatique et une évolution de la sémantique utilisée dans ce conflit. Nos pages internationales sont consacrées ce mois-ci à la situation plus que délicate à Cuba, symbole d'un régime en perte de vitesse, selon la native Emily Parra Sánchez.

A l'image de l'actualité internationale, ce qui se passe au sein de nos murs n'est pas très réjouissant, et c'est peu dire. L'InsPo réitère sa condamnation à la vague de harcèlement et de discrimination en tout genre, ainsi que son soutien indéfectible à toutes les victimes. Au lieu d'en parler à chaud dans ce numéro, la rédaction prépare actuellement un dossier à ce sujet, qui sera disponible dans nos pages de janvier. Dans la rubrique "Sciences Po", vous pourrez lire un article présentant les doctorant·e·s et leur liste présentée au Conseil d'administration.

En décembre, la team de L'InsPo s'agrandit, pour notre plus grand plaisir ! En accueillant un nouveau caricaturiste, Paul Klein, qui manie l'art de la parodie avec beaucoup de finesse - Gérald Darmanin pourra en témoigner. D'ailleurs, Guillaume Echerbault nous livre une analyse précise de la stratégie du ministre de l'Intérieur. Ne serait-il pas en train de préparer 2027 ?

Nous sommes très fier·es de présenter de nouveaux partenariats. Avec Sciences Peura d'abord, qui nous explique ce que le rap apporte à la culture. Avec le Festival International du Film d'Histoire (FIFH) de Pessac ensuite, puisque nos journalistes ont pu bénéficier d'une accréditation pour couvrir l'édition 2023.

Nous espérons que vous aurez autant de plaisir à lire ce numéro que la rédaction en a eu à le préparer. Profitez des vacances pour répandre bienveillance et tolérance et laisser en décembre ce que l'on ne veut pas pour janvier.

Inès Carissimi & Gabriel Garrouste

Zoom sur

3 | Insulaires et La NUES

Sciences Po

4 - 5 | Nathan : "l'agent graphiste"

6 | Feria de Table Basque

7 | Des doctorant·e·s qui se mobilisent

Société

8 - 9 | Mobilisation contre le GPSO, une action à grande vitesse ?

Politique internationale

10 - 11 | Le "11J" à Cuba

Politique nationale

12 - 13 | Loi immigration : l'ambition d'un homme devenue priorité nationale

Tribune - billet d'humeur

14 | Le traitement journalistique Israël-Hamas

Débat

15 | Commencer Noël en novembre

Culture

16-17 | Les pieds sur Terre, au FIFH

Culture

18 | Mon pays réinventé
19 | Moi les hommes, je les déteste

Portrait + J'ai testé

20 Fariba Adelkhah

21 | Gagner la coupe du monde de rugby dans le pays hôte

Carte blanche

22 | Merci le rap pour la culture

Divertissement

23 | Horoscope

24 | Quel·les rapeur·euss es-tu?

Zoom sur...

Insulaires

C'est en septembre 2023 qu'est née une toute nouvelle association à Sciences Po Bordeaux. *Insulaires*, c'est déjà près de 50 membres. Outre les étudiants originaires des territoires ultramarins français tels que la Polynésie française, la Nouvelle-Calédonie, la Martinique, Mayotte, la Guadeloupe ou encore la Réunion, l'association compte aussi parmi ses membres plusieurs hexagonaux qui portent un intérêt pour ces territoires.

Ce qui a motivé la création de cette jeune association, c'est surtout le manque de représenta-

tion au sein de l'IEP. La volonté de ses adeptes de partager leurs cultures encore peu connues, de donner de la visibilité à leurs territoires, mais aussi de sensibiliser les étudiants sur des enjeux importants à leurs yeux et peu traités dans l'Hexagone ont également participé à son émergence. Par ailleurs, *Insulaires* constitue un lieu de rassemblement et d'échange pour cette



communauté d'îliens. Parmi ses nombreuses valeurs prônées, on retrouve par exemple la solidarité, la tolérance et le respect.

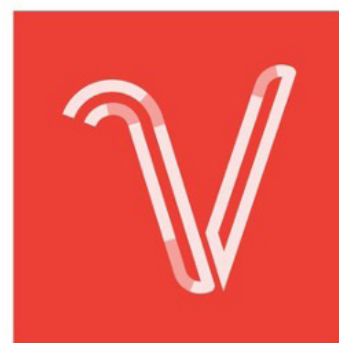
Bien que toute récente, l'association *Insulaires* a déjà organisé plusieurs événements dans l'établissement : conférence avec une juriste sur la question de l'accès à l'eau potable dans les Outre-mer, projection-discussion autour du film "*Origines : Kongo*", partage de recettes typiques et propres à leurs cultures... Alors, qu'attendez-vous pour rejoindre et adhérer à cette communauté d'insulaires ?!

Léonie Rochon

Union Écologique & Sociale

Créer l'association qui porte les idées de la gauche au sein de l'IEP lorsqu'on est en mobilité, c'est possible ! C'est le pari fait par deux jeunes militants afin de répondre à un déficit criant d'association politique entre nos murs. L'*Union Écologique et Sociale* (UES), nous ferait presque croire à un acronyme emprunté à la NUPES, mais il n'en est rien. Les responsables sont clairs : aucun lien avec les partis nationaux malgré des liens ténus avec des mouvements de

jeunes engagées socialistes ou écologistes. Liens également avec nos syndicats tant aimés, qui peuvent dormir tranquilles : l'UES n'a aucune velléité électorale au conseil d'administration. Leur formule est plus novatrice, une réflexion sur les enjeux qui structurent la pensée sociale et écologiste moderne. Notre think tank de gauche. Pour cela, quatre pôles chargés respectivement des enjeux de démocratie, de discriminations, d'inégalités sociales et de bifurcation écologique. A travers conférences et apéro-débat, ils espèrent faire germer discussions et réflexions pour construire la gauche de demain. Près d'une trentaine d'ad-



Union Écologique
& Sociale

hérents sont motivés pour faire vivre l'association encore à ses débuts, mais qui pourrait bien prendre son envol avec l'invitation inédite de personnalités bien connues de nos étudiants.

Luca F.

Nathan, “l’agent graphiste”

Lavage, agrafage, nettoyage : notre IEP est sans cesse occupé par de nombreux travailleurs, plus ou moins visibles, qui contribuent à leur manière au bon déroulé de notre scolarité. Ce mois-ci, L’InsPo vous propose de découvrir Nathan, jeune agent que vous avez souvent eu l’occasion de croiser poussant son chariot à la force de ses mains, et dont vous ne connaissez probablement pas l’identité.

Il est aux alentours de 13h30 quand nous pénétrons dans la reprographie de l’IEP. Petit endroit exigu, à l’écart de la foule, Nathan nous y accueille avec plaisir. Entre les imprimantes, les agrafeuses et les piles de copies, se dresse son bureau, surmonté de deux écrans d’ordinateur et entouré par de grandes photos. Avec pudeur, il se prend au jeu et se livre sur sa vie et sa mission à Sciences Po Bordeaux.

Un expatrié dans notre IEP

Âgé de 22 ans, Nathan est Guedeloupéen et vit en France métropolitaine depuis maintenant deux ans. Détenteur d’un BTS Management Commercial Opérationnel (MCO), il succombe aux flèches d’amour cupido-niesques et part rejoindre sa copine, qui deviendra sa femme quelques mois plus tard, à Bordeaux, en septembre 2021. À son arrivée, il se met à la recherche d’un emploi. Par le biais de petites annonces, il découvre, postule et obtient un poste d’agent d’entretien à Sciences Po Bordeaux. Un poste à temps partiel qu’il occupe de 14h à

18h, du lundi au vendredi. En complémentarité, il occupe un second emploi à temps partiel au KFC de Mérignac de 8h à midi. “Le rythme était soutenu. J’allais rapidement rejoindre ma femme à 15 minutes de mon lieu de travail, je mangeais et prenais par la suite la voiture pour me rendre ici. Ce n’était pas facile.”

Un agent à la double casquette

Depuis la rentrée, il est à la fois agent à la reprographie de 8h30 à 12h et agent d’entretien l’après-midi. Il nous dit avoir été “au bon endroit au bon moment” pour obtenir ce poste. L’ancien opérateur de la reprographie partant à la retraite, Sciences Po Bordeaux lui a proposé un contrat “sur mesure”, la matinée au milieu des imprimantes, l’après-midi à faire sa ronde habituelle de nettoyage. Il s’est jeté sur l’occasion et a postulé. Un moyen pour lui de faciliter son quotidien.

Pour autant, et même si cela semble ravir notre interlocuteur, ce revirement s’effectue dans le cadre d’une politique nouvelle menée par la direction. Le

poste d’opérateur à la reprographie est passé à temps partiel, la direction souhaitant réduire considérablement la masse et le volume de papier utilisé - d’où l’installation, depuis la rentrée, de nouveaux écrans informatifs. D’après Nathan, c’est “une démarche honorable et une bonne alternative à certaines choses que la reprographie pouvait faire auparavant”. Il ajoute que c’est une “bonne action tant sur le plan économique qu’écologique”. En revanche, pour lui : “il reste une partie toujours nécessaire et non remplaçable”. C’est d’ailleurs pour cela qu’il estime que son poste n’est pas voué à disparaître.

“Une personne qui travaille dans l’ombre ou dans la lumière devrait être remerciée pour le travail qu’elle a réalisé”

— Nathan

De l’ombre à la lumière

Depuis qu’il a obtenu cet emploi, Nathan se sent plus intégré dans l’IEP. Il apprécie le contact, les échanges avec les enseignants, tant en réel que par mail. Chaque “merci” reçu le valorise. L’après-midi, pendant sa “ronde” comme il l’appelle, il accueille avec plaisir les petits “bonjour” et “bon courage”, même s’il avoue que “cela reste occasionnel”. Tout cela nous renvoie finalement à la reconnaissance de ces métiers, néces-



Nathan travaille à la reprographie tous les matins. Crédit : InsPo

saire, mais trop souvent invisibilisés. Même si Nathan note une meilleure mise en valeur des métiers moins considérés, pour lui “une personne qui travaille dans l’ombre ou dans la lumière devrait être remerciée pour le travail qu’elle a réalisé”. De l’ombre à la lumière, de la lumière à l’ombre, voilà comment nous pourrions voir sa présence au sein de l’IEP. Un bureau à soi, un cocon à lui, où de nombreux échanges s’entremêlent, puis sa ronde avec son chariot, faite de mouvements répétitifs et de regards qui pèsent sur le corps et l’esprit. Un travail “physiquement épuisant”, entre les nombreux déplacements, le port de charges lourdes et les monotonies des gestes : “c’est un métier

qu’on ne peut exercer pendant des années”.

Conscient des clichés qui pèsent sur le métier d’agent d’entretien, lui-même ne se prédestinait pas à cet emploi. La peur, au départ, “d’être jugé et dévisagé”, se dissipe peu à peu. Il trouve par ailleurs son poste d’agent d’entretien très enrichissant, notamment sur le plan humain. Il a tissé de forts liens avec ses collègues de travail. Une petite équipe de sept personnes solidaires et connectées.

S’acclimater et rester ?

Avec du recul, il se rend compte de la difficulté émotionnelle de l’année passée. Sur le moment, il vivait au présent et n’avait pas le temps de penser à ses sentiments.

Tout s’est vite enchaîné avec la recherche d’un emploi et d’un appartement, le tout surpris par l’intensité de nos hivers. Comme de nombreux ultramarins, il n’a pas échappé à la “dépression hivernale”. Comme il le rappelle, “l’hiver, en Guadeloupe, on ne connaît pas”. S’il ne va pas bien, il peut aller se balader dans les parcs près de chez lui. Ce besoin cruel de nature, d’espace, de mer et de forêt, qui lui fait indubitablement penser à sa Guadeloupe natale. Son chez-lui qui “n’est pas qu’un lieu, mais aussi un sentiment”. “Je me sens chez moi là-bas”, ajoute-t-il.

C’est pourquoi il a pour projet d’y retourner après avoir profité de ce que la France métropolitaine pouvait lui apporter. Ravi d’avoir trouvé un compromis en exerçant ces deux métiers, il se sent à sa place, “dans un beau cadre de travail avec un supérieur gentil et un bon contact avec les membres du personnel”.

Alors, n’oubliez pas, un bonjour, un sourire, un bon courage, un merci..., ce n’est pas trop dire. Un petit geste, amical, non calculé, instinctif, à tous ceux qui chérissent notre établissement. C’est simple et ça donne du baume au cœur. Merci à lui et à eux pour le temps et l’énergie qu’ils déploient pour notre réussite !

**Andréa Lalonnier &
Timothée Jabot**

Table Basque remet le couvert avec sa feria

Samedi 25 novembre marquait le grand retour de la feria de *Table Basque*, l'association qui promeut la culture basque dans l'IEP. La Banda est venue réchauffer l'ambiance au pied de la Porte de Bourgogne.

Pour la première fois, la soirée se tenait au bar *l'Adiu!*. "Nous nous sommes très bien entendus avec le patron, on a fait un beau travail avec le bar", nous expliquent Elaia, co-présidente, et Antonin, trésorier. Ce qui leur tient le plus à cœur ? "Le mélange des générations" pour "changer du cadre habituel des soirées Sciences Po". Et oui, c'est aussi ça l'esprit feria, où étudiants et habitués du bar se mélangent pour fêter ensemble le Sud-Ouest. L'équipe tire un bilan très positif de la soirée : "les gens se sont amusés, en grande partie grâce à la Banda et à son âme". Le public a été conquis. "On a eu que des bons retours", nous confient-ils. Un regret ? "La prochaine fois, on reprendra en main la musique".

Mais quid de la soirée ? Nos reporters étaient sur le terrain, dès 20h. Dans une ambiance festive, la Banda entre dans l'arène sans l'ombre d'une vachette. Les saxos, flûtes et autres tambours font vivre un moment d'anthologie à la porte de Bourgogne et ses riverains. La foule s'approche et s'aventure même entre les murs de *l'Adiu!* pour se joindre à la feria organisée par nos Basques préférés. Durant pas moins d'une heure et demie, nos courageux musiciens font vivre la bonne humeur et les

chansons reprises en chœur par la foule amassée devant le bar. Mais pas d'inquiétude, après l'effort, le réconfort : un buffet attendait nos valeureux artistes au sous-sol.

C'est d'ailleurs dans l'antre aux voûtes de pierre qu'étaient attendus les festayres pour poursuivre cette soirée jusqu'au bout de la nuit. Exit les chants traditionnels, place à la playlist du barman. Si nous ne dirons rien du flux de bières et de sangria, nous pouvons assurer que l'ambiance était au rendez-vous. C'est un pari réussi pour les deux présidentes et leur tenue classique rouge et blanche qui ont hâte de faire découvrir encore davantage leur terre natale aux curieux qui s'inviteront à leurs prochains événements. Alors, si tu n'as pas pu te jeter sur l'aviron bayonnais, n'aie aucune crainte, les adeptes de la *Peña Baiona* n'ont pas fini de te faire vivre l'ambiance du Pays basque entre les murs de l'IEP.

D'abord, avec une conférence sur les sorcières au Pays basque en janvier, puis avec un "évè-



La Banda alancé un paquito en plein cours Victor Hugo.

Crédit : Table basque

nement d'ampleur" organisé conjointement avec les autres assos régionales, largement teasé dans notre dernier numéro. Le travail entre assos, c'est d'ailleurs pour eux le plus important : "on lie de petites communautés pour faire de grands événements". Et quid d'une autre soirée feria avant la fin de l'année ? L'équipe garde le suspense... *Hurrengora arte !*

Luca Fournier &
Ferdinand Maillet

Des doctorant·e·s qui se mobilisent

En marge des élections au Conseil d'Administration, une liste a surpris, celle des "doctorant·e·s mobilisé·e·s". Une "candidature de témoignage" qui a poussé L'InsPo à s'intéresser à ce personnel invisibilisé et souvent précaire.

Leurs bureaux sont exigus et peu lumineux. Un brin de provocation nous ferait dire que cela est conforme à la considération qu'on leur porte. Pour autant, les doctorant·e·s représentent une partie non négligeable de la communauté Sciences Po, puisqu'on en comptait 122 en 2022.

Parmi tous·tes ces chercheur·euse·s, les réalités sont bien différentes. Interrogé, Hugo Verrier, tête de liste, avoue être un "privilegié". Il fait partie des quatre personnes ayant obtenu un contrat doctoral l'an passé, ce qui lui assure un revenu de 1600€ net par mois pendant trois ans. Pour autant, les thèses en sciences sociales durent en moyenne cinq à six ans, et les doctorant·e·s doivent trouver d'autres sources de financement.

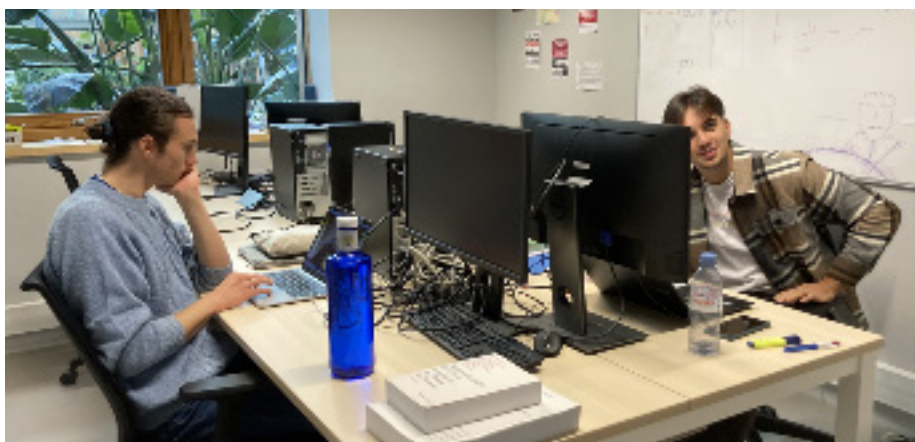
C'est là où le bât blesse. Pour beaucoup, ce sont les allocations chômage qui leur permettent de rester en vie. D'autres donnent des cours en conférence de méthode. Iels sont soit ATER (Attachés Temporaires d'Enseignement et de Recherche) et ne consacrent alors que 30% de leur temps à leur thèse, soit vacataires, c'est-à-dire payé·e·s à la tâche. Tout cela représente un terrain propice à la précarité, d'autant plus dans un contexte général de perte de financements pour la recherche.

Du propre aveu d'Hugo Verrier, l'objectif n'était pas d'être élu·e mais de faire "une candidature de témoignage", à même de défendre leur statut singulier, qui oscille entre étudiant·e·s, chercheur·euse·s et salarié·e·s. Tout d'abord, en étant fondu·e·s

dans le deuxième collège, les doctorant·e·s se retrouvent parfois représenté·e·s par ... leurs propres élèves. Autre absurdité, iels doivent payer 300€ de frais d'inscription à Sciences Po, une "situation ubuesque" pour des travailleur·euse·s de l'IEP. Si les doctorant·e·s se retrouvent dans des situations précaires, c'est aussi parce que le paiement des vacataires n'intervient que deux mois après le service rendu, alors même qu'il s'agit de "contrats de survie et d'urgence".

Par ailleurs, les doctorant·e·s aimeraient être rémunéré·e·s à la hauteur des heures réellement travaillées. Aujourd'hui, iels sont uniquement payé·e·s pour les 1h30 de classe dispensées face aux élèves, le taux horaire étant de 51€. Mais si l'on ajoute à cela les corrections de devoirs et la préparation des cours, iels rognent en réalité bien plus que deux heures sur leur temps de recherche.

Selon Hugo Verrier, le service juridique de l'IEP cherche à améliorer la situation. Désormais, les doctorant·e·s attendent "la mise en œuvre des paroles, déjà très positives, de l'administration". Affaire à suivre.



Hugo Verrier (gauche) et Titouan Carrère (droite) sont doctorants au sein du Centre Emile Durkeim, rattaché à l'IEP. Crédit : L'InsPo

Garance Forasté & Gabriel Garrouste

Mobilisation contre le GPSO, une action à grande vitesse ?

Sur la route direction Toulouse et Dax, L'InsPo te propose un arrêt au 11 allée Ausone : tu y retrouveras le président de région Alain Rousset, porteur du Grand Projet Ferroviaire du Sud-Ouest (GPSO), accueilli par des étudiant·es mobilisé·es contre ce projet de Ligne à Grande Vitesse (LGV). Alors, si toi aussi, au milieu de ces narratifs confrontés, tu n'as pas tout suivi, le journal t'aide à raccrocher (ou décrocher) le wagon. Nous sommes allées à la rencontre des organisateur·ices de l'action menée à l'IEP le jeudi 16 novembre pour comprendre leur démarche et discuter des moyens de lutte.

La Nouvelle-Aquitaine est traversée par plusieurs mobilisations depuis le début de l'année, des marches contre le GPSO au convoi cycliste *Sarabande*. Cette fois, les militant·es ont investi l'IEP bordelais, à l'occasion de la venue du président de la région Nouvelle Aquitaine, Alain Rousset. Un objectif : informer, susciter le débat, apporter un contre-narratif, et ce en repensant les répertoires d'action.

Si le recours à des actions militantes écologistes non conventionnelles remonte en France aux années post mai-68, ce répertoire refait surface ces derniers temps : Zone À Défendre (ZAD), sabotages, actions coup de poing, le tout pour bousculer les récits néolibéraux qui mettent de côté la sauvegarde du vivant. Même certain·es futur·es diplômé·es de grandes écoles françaises, pourtant bien ancrées dans le système politico-économique du *business as usual*, en appellent à un tournant radical dans leur formation. Finalement, lorsque l'incarnation

institutionnelle de l'écologie politique ne suffit plus à la mise en place de politiques ambitieuses, la question des moyens pour pousser à l'action s'impose.

“Une action joyeuse, visuelle et constructive”

Comment visibiliser une lutte et convaincre ?

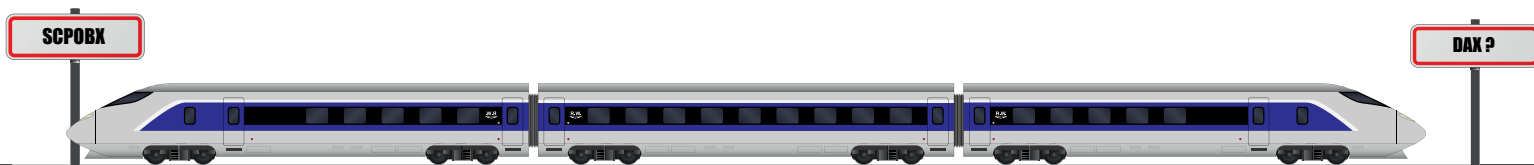
C'est à cette interrogation que les activistes de l'IEP luttant contre le GPSO se sont confronté·es, alors qu'Alain Rousset était invité à l'IEP. Se saisir de cette venue pour “monter en puissance dans l'espace public, rendre la chose visible”, c'est là qu'Angèle, l'une des organisatrices, situe l'enjeu. Un défi, celui de la communication convaincante, puisque “la LGV, c'est le narratif du train, d'un moyen de transport respectueux de l'environnement, c'est donc difficile de mobiliser”. La solution retenue a été celle du tractage sur le campus, pour désamorcer les enjeux, entre construction et restauration de

lignes. Si l'intention de l'action a vite été posée, les moyens pour l'exécuter ont été discutés. L'idée adoptée : “une action joyeuse, visuelle et constructive”.

Le choix s'est porté sur l'organisation d'une conférence alternative, réunissant des spécialistes compétent·es, pour “prendre le contre-pied de la conférence officielle, les prendre à leur propre jeu”, à la façon de la “COP28 alternative” à Bordeaux. Bien que d'apparence spontanée, cette action a été “extrêmement construite et pensée”, nous confie Angèle, dans un contexte de réticence de l'administration à l'organisation d'actions non conventionnelles à l'IEP.

Un déroulé festif

L'action s'est déroulée en trois étapes. D'abord, une sensibilisation préalable plusieurs jours avant la date de la conférence pour interpeller les étudiant·es a été menée. Le jour J, la ligne suivie était la mobilisation festive, dress code en rouge et noir : deux percussionnistes étaient présent·es sur la passerelle à



l'intérieur de l'IEP à 11h15 pour l'affichage d'une banderole anti-A69, anti-LGV. L'action était accompagnée de musique (*"Résiste"* de France Gall) et d'une prise de parole au mégaphone annonçant la venue d'Alain Rousset et la conférence alternative qui se déroulerait l'heure suivante. Suite à l'accord du directeur, Dominique Darbon, des représentant-es de Scientifiques en Rébellion, de Naturalistes des Terres et des habitant-es des territoires impactés ont pris la parole. L'attention des élèves présent-es dans l'atrium a été captée par quatre musicien.nes avançant derrière la banderole brandie par les militant-es. Ces dis-

cours ont été suivis d'un moment d'échange avec les étudiant-es et les personnes extérieures venues assister à la conférence du président de région. La question du désenclavement des territoires a notamment été évoquée.

La rencontre Sciences Po - Sud Ouest a pu commencer comme prévu à 17h : une question au sujet des enjeux démocratiques liés à la LGV a été posée à Alain Rousset par les organisateur-ices de l'interview. Ce dernier a défendu l'importance de ne pas entraver le progrès - qu'il lie à la possibilité d'aller à 220 km/h - et de l'aspect écologique du projet puisqu'il permettrait aux

"10 000 camionneurs sur l'auto-route" entre Bordeaux, Toulouse et Dax de se déplacer en train. Les étudiant-es militant-es brandirent alors leurs pancartes anti-LGV en silence. "Notre désir n'était pas de le faire taire, mais de le confronter par l'argumentaire", comme nous l'a précisé Angèle, "il est difficile de disqualifier quelque chose de constructif". Un collectif extérieur à l'action est aussi intervenu durant la conférence, pour descendre les marches de l'atrium en faisant résonner un chant anti-LGV. Un communiqué militant a ensuite été rédigé afin d'expliquer la volonté des étudiant-es engagé-es, leur ligne d'action et résumer les enjeux économiques, sociaux et écologiques du projet.



Les militant-es contre le GPSO sur la passerelle de l'IEP. Crédit : Clémentine Berthet.

Alors, quel bilan faire de cette mobilisation ?

Un objectif, continuer à "politiser l'espace à Sciences Po". En attendant, la LGV a été donnée en thème d'entraînement au Grand Oral dans une conférence de 4e année. A plus large échelle, les manifestations continuent à travers le Sud-Ouest et nous poussent à la réflexion : face à un sentiment d'inaction des pouvoirs publics, comment se mobiliser pour le vivant ?

Noémie Boespflug &
Isaure Dimanov

Le “11J” à Cuba : un soulèvement social après 62 ans de dictature

Le 11 juillet 2021, des milliers de Cubains se sont organisés sur les réseaux sociaux et sont sortis dans la rue pour manifester contre le pouvoir autoritaire castriste. En cause : la censure, la très grave famine et l'état du système de santé, affaibli par la pandémie. Emily Parra Sanchez, étudiante cubaine qui fait son semestre à l'étranger à l'IEP, revient pour L'InsPo sur la situation actuelle à Cuba et expose ses opinions.

Bien qu'initialement pacifique, la manifestation du 11 juillet 2021 a été ardemment réprimée par les autorités. Aujourd'hui encore, de nombreux opposants restent portés disparus, notamment des journalistes ou des militants du Movimiento San Isidro, un regroupement d'artistes en lutte.

Non seulement la population a été réprimée physiquement, mais elle l'a également été psychologiquement, ce qui dénote de la volonté de punir et d'étouffer la société civile. Gare au risque d'une nouvelle protestation ou d'entachement de l'image du pays sur la scène internationale. L'électricité et Internet ont été coupés, et l'accès à la nourriture rendu difficile. Ces subterfuges de l'Etat castriste, ajoutés à la crise sanitaire provoquée par le Covid-19, ont provoqué un grand nombre de décès.

Rares sont les cas de répression massive connus des Occidentaux, de nombreux cas individuels restant confinés dans l'ombre jusqu'à l'éclatement du prochain soulèvement. Parmi ces hommes et femmes, Luis Manuel Otero Alcántara, artiste et défenseur des droits de l'Homme,

a été arrêté après avoir annoncé qu'il rejoindrait les émeutes. Un an plus tard, il a été condamné à cinq ans de prison, uniquement pour avoir joui de son droit à la liberté d'expression.

“Selon Forbes, la famille Castro continue de vivre dans l'opulence, avec une île privée, vingt demeures ou bien encore une mine d'or.”

Le déclin du “paradis des Caraïbes”

Fidel Castro est resté près de 50 ans à la tête du gouvernement cubain. Bien que perçu bienveillant et charismatique à ses premières heures, sa soif débordante de pouvoir a rapidement été dévoilée. Il arrive Premier ministre sous l'acclamation populaire en 1959, puis est réélu dans le cadre d'une nouvelle Constitution en 1976, jusqu'à ce que son frère Raúl ne lui succède en 2008.

Le régime castriste a plongé

l'île dans un parti unique, caractéristique du communisme soviétique, bien que la Constitution de 1940 votée par le peuple cubain n'ait pas approuvé le système socialiste unipartite. Ce régime dictatorial et autoritaire a violé à de nombreuses reprises les droits de l'Homme. Fidel Castro est lui-même ouvertement accusé de la mort de plus de 7000 personnes, sans compter les nombreux opposants fusillés au début de la révolution. Cuba est aujourd'hui en pleine crise, et pourtant, selon le magazine *Forbes*, la famille Castro continue de vivre dans l'opulence, avec une île privée, vingt demeures ou bien encore une mine d'or.

D'autre part, tous les progrès réalisés au début du régime de Castro ne se reflètent plus dans la réalité et ont pris du retard, en faisant de Cuba un pays du tiers monde qui ne bénéficie même plus d'un système de santé gratuit ni de qualité, et encore moins d'une économie stable. La tyrannie castriste ne se termine pas avec la mort de Castro ou le changement de gouvernement qui ferait sortir son frère du pouvoir, mais se maintient

jusqu'à présent, sous un autre nom de famille, Díaz-Canel.

Un régime qui ne tient plus qu'à un fil

La politique de "continuité" de Miguel Díaz-Canel s'est avérée pire qu'aux étapes précédentes, sous le gouvernement des frères Castro. Cuba a toutes les caractéristiques d'un État raté. L'État a négligé ses principales obligations, notamment la garantie des services publics essentiels comme l'alimentation, la santé, les transports ou bien encore l'approvisionnement en électricité. Ainsi, plus de 70 % de la population vit dans des conditions de pauvreté. Dans le même temps, il y a eu une

migration massive de 450000 Cubains vers les États-Unis au cours des deux dernières années, soit 4 % de la population. Cuba a une dette extérieure de 46 milliards de dollars. Un procès va bientôt débiter, et le verdict pourrait reconnaître le droit des créanciers à réclamer le paiement de leurs prêts, accordés à l'État cubain il y a plus de trente ans.

L'an passé, le général Luis Alberto Rodríguez López-Calleja est décédé. Il était PDG de GAE-SA, l'entreprise appartenant à l'armée cubaine et qui dirige toute l'économie du pays. Sa mort a généré une lutte interne et a accentué la chute de l'économie de Cuba.

En pratique, tous ces faits montrent que le régime se brise en interne et que l'avenir est incertain. L'incapacité de ceux qui

contrôlent le système a conduit à cette crise et il n'y a aucun signe d'amélioration. Cependant, les conditions sont réunies pour un changement brusque, que ce soit par une protestation sociale à grande échelle, par une faillite des structures de pouvoir, y compris les structures militaires, ou par une combinaison des deux simultanément. Tout indique qu'un prochain "11J" n'est pas loin d'éclater.

Si de nombreux cas liés au "11J" restent dans l'ombre, on peut espérer que la lutte reprenne vie et que la flamme de la révolution s'allume à nouveau. Il le faut, pour libérer le peuple cubain de la prison que les Castro ont créé.

Emily Parra Sánchez



Le 11 juillet 2021, des milliers de Cubains sont descendus dans la rue pour protester contre le régime

Loi immigration : l'ambition d'un homme devenue priorité nationale

Les lois sur l'immigration sont devenues une antienne de la politique française depuis les années 1970. En moyenne, un texte portant sur cette nouvelle préoccupation de la société française naît tous les 17 mois. Le texte actuel, porté par le ministre Gérard Darmanin, s'inscrit dans cette dynamique, ce qui questionne sa pertinence. Alors pourquoi vouloir à tout prix s'inscrire dans cette banalité ? Quels objectifs le ministre de l'Intérieur poursuit-il en soumettant cette loi au Parlement ?

Le passage au Sénat, moment de vérité. M. Darmanin, en tant qu'initiateur de la loi, pouvait faire le choix de la chambre du Parlement devant laquelle il allait

déposer son texte en premier : il a choisi le Sénat. Et pour cause, Les Républicains (LR) sont majoritaires dans la chambre haute, grâce à leur alliance avec l'Union des Démocrates Indépendants

(UDI), et à l'inamovible président de cette institution, Gérard Larcher. Pour rappel, l'année législative dernière, les LR et le gouvernement avaient noué un accord sur la réforme des retraites, mais une fronde interne l'avait fait échouer. Désormais, tout texte de loi est soumis à la pression d'une fronde interne des LR, si c'est dans ce parti que l'exécutif recherche du soutien.

Aussi, cette fois-ci, M. Darmanin ne souhaite pas courir le risque de mettre le gouvernement et son précieux texte en ballotage. Une approbation du texte par un vote au Parlement vaut mieux qu'un accord partisan. Et de fait, les sénateurs LR ont fini par voter la loi, tout en la durcissant, notamment au travers de la suppression des principales mesures de régularisation et le remplacement de l'Aide Médicale d'Etat (AME) par une Aide Médicale d'Urgence (AMU). Les députés LR, tels Aurélien Pradié, Eric Ciotti (président du parti) et Olivier Marleix (président du groupe à l'Assemblée) se sont déjà exprimés à ce sujet et tentent d'arguer que le texte est encore trop "laxiste", puisqu'il existe encore



Caricature réalisée par Paul Klein.

des mesures de régularisation. Néanmoins, on comprendrait mal comment la droite de la chambre basse pourrait désapprouver les travaux de la droite sénatoriale.

Ainsi, l'ex-maire de Tourcoing s'assure de deux choses : d'une part, il force un accord de fait avec les LR, au risque pour eux de mettre en danger la cohésion et l'image du parti, et d'autre part, il s'affiche comme un homme de droite, n'hésitant pas à être "gentil avec les gentils", mais pour l'instant surtout "méchant avec les méchants".

Se tailler une veste plus grande que soi ?

Gérald Darmanin ne s'en cache pas, il veut être Président de la République. Il admire Nicolas Sarkozy et son parcours, jusqu'à essayer de le reproduire fidèlement, en sortant des petites phrases chocs, telle celle en leur temps du kärcher, et en durcissant la posture du ministre de l'Intérieur. Comme son prédécesseur, M. Darmanin s'entend très bien avec le syndicat de police aux tendances très droitières, Alliance. Mais il se démarque, pour tenter de se forger son image d'homme sévère, mais impartial, en dissolvant des associations à tour de bras, quitte à être ensuite débouté par le Conseil d'Etat. Le texte de loi sur l'immigration fait partie intégrante de cette stratégie, car M. Darmanin ne s'est pas opposé aux amendements durcissant le texte, voire leur a apporté son soutien, et en choisissant le Sénat pour commencer l'examen, il savait que le projet de loi allait

être sensiblement différent de sa mouture initiale.

De même, en acceptant ces modifications, en travaillant en bonne intelligence avec la majorité d'une des chambres du Parlement, M. Darmanin se montre comme un ministre attaché à l'institution parlementaire, ce qui le ferait ressortir d'un exécutif souvent accusé de négliger les compromis, dans une situation de majorité relative à l'Assemblée nationale. Il peut aussi espérer, s'il arrive à faire voter son texte sans utilisation du 49.3, paraître plus à même d'exercer la fonction de Premier ministre face à une Elisabeth Borne qui avait promis, à l'ouverture de la législature en juin 2022, une "nouvelle méthode de gouvernement".

"Il s'affiche comme un homme de droite, n'hésitant pas à être "gentil avec les gentils", mais pour l'instant surtout "méchant avec les méchants"

Mais, dans l'idéal "d'équilibre" macroniste, la majorité souhaite le retour de l'AME, comme l'a dit Mme Borne sur France Inter, et des mesures de régularisation. Si Gérald Darmanin ne parvient pas à faire voter son texte, il aura besoin de Mme Borne, seule à même de déclencher un 49.3.

L'immigration au détriment du budget et de l'Etranger

En principe, le sujet central à l'automne est le budget de l'État. De fait, puisqu'il décide

des dépenses de l'État sur l'année qui arrive, il est la "mère" des batailles. Sans argent, pas d'actes. Or, le fait de commencer l'examen du texte sur l'immigration à l'automne au lieu d'attendre l'après-Noël, permet d'effacer le sujet budgétaire. Et c'est l'autre grand concurrent au sein du Gouvernement pour la place de candidat macroniste en 2027, Bruno Le Maire, qui en pâtit. Depuis la moitié du mois d'octobre, moment à partir duquel on entend parler du texte de M. Darmanin, M. Le Maire a été complètement invisibilisé, ce qui arrange bien le locataire de la place Beauvau.

Les répercussions nationales du conflit moyen-oriental ont également permis au texte de recevoir une attention toute particulière, et d'ailleurs, on constate que la parole du ministre de l'Intérieur est bien plus présente dans le débat public que celle de la ministre des Affaires Étrangères, dans une problématique qui pourtant la concerne en premier lieu. Désormais membre le plus audible du Gouvernement, seul face au Parlement et aux médias, M. Darmanin n'a pas en tête l'intérêt général, mais joue son avenir politique.

Guillaume Echerbault

Israël-Palestine : pour un tournant journalistique dans le traitement de la guerre

Depuis le 7 octobre et la terrible attaque du Hamas sur les populations civiles israéliennes, nous assistons à un nouvel épisode sanglant d'un conflit qui ne semble vouloir s'arrêter. Nous n'avons pas la prétention de revenir sur l'ensemble des événements, mais simplement de prendre un virage dans le traitement médiatique dont ils font l'objet.

“Le Hamas est-il terroriste ?”. Voilà la première des questions posées aux membres de la classe politique lorsqu'ils doivent s'exprimer sur le sujet. Comme si la réponse allait conditionner le fait que leur discours soit audible, comme si elle était déterminante pour la légitimité de leur parole.

Or, qualifier le Hamas de groupe terroriste ou non ne résout rien. Le mot “terroriste” est fourre-tout, et comprend l'ANC de Mandela, l'ETA, le Hamas, la Résistance de la Seconde Guerre mondiale. Quel est l'intérêt de qualifier ces organisations, toutes différentes, par leurs obédiences et leurs méthodes ? Aucun, sauf de réduire le débat et de nous empêcher de parler de fond. Utiliser ce terme, c'est réduire le Hamas à une force du mal par nature, avec laquelle on ne discute pas. Dès lors, cette

quasi-obsession des journalistes à coller l'étiquette de terroriste au Hamas devient le symbole d'une méconnaissance profonde, parfois volontaire. On oublie d'historiciser et de contextualiser les événements.

Les attaques du Hamas sont répugnantes, mais elles s'inscrivent dans une histoire qui donne un certain sens à ce qui vient de se produire

Ce qu'a fait le Hamas est inacceptable : s'en prendre à des civil·e·s représente un crime inexcusable. Cependant, cette offensive est, d'un point de vue historique, compréhensible et explicable. Depuis plus de 75 ans, le peuple palestinien est victime d'un apartheid, d'une terreur quotidienne. Les attaques du Hamas sont répugnantes, mais elles s'inscrivent dans une histoire qui donne un certain sens à ce qui vient de se produire. Ne pas vouloir regarder ce passé, qui certes ne doit pas réjouir nos dirigeant·e·s, est grave. Cela fait du Hamas un mouvement aveuglé par une haine naturelle, sans raison ni fondement : c'est le mal, fin du débat.

Qui sont alors aujourd'hui,

pour emprunter la rhétorique du moment, les réels “terroristes” ? Ceux du 7 octobre, c'est le Hamas, nous sommes bien d'accord. Mais comment qualifier un régime “démocratique” et reconnu internationalement qui spolie, occupe, tue et ne respecte pas les conventions ? Comment oublier la démission de Craig Mokhiber, directeur du Haut-commissariat de l'ONU aux droits de l'Homme pour dénoncer le génocide en cours à Gaza ? Ainsi, où est la vraie terreur ? Qui est le terroriste ?

Le comble dans cette affaire, c'est qu'Israël, à travers sa riposte, fabrique des générations de terroristes. En larguant des bombes sur des enfants, des hôpitaux, des camps de réfugié·e·s, l'État hébreu s'est promis la guerre. Parce qu'il ne parviendra jamais à “éradiquer” les palestinien·ne·s, il vient de créer haine et rancœur pour des décennies. Israël et ses alliés Occidentaux voulaient la paix et la gloire sur la terre sainte, ils auront la guerre et la honte pour l'éternité.

Garance Forasté &
Timothée Jabot

DEBAT



Commencer Noël en novembre

On sortait à peine d'Halloween, et les municipalités de Talence et Bordeaux installaient déjà les décorations de Noël. Dès début novembre, le programme TV affichait des films de Noël. Alors, commencer Noël en novembre : bonne ou mauvaise idée ?

POUR

Et non, le ridicule ne tue pas. Sinon, les films de Noël n'existeraient plus. Qui a dit qu'il était interdit de se plonger dans le kitsch de l'ambiance de Noël pour échapper à la morosité de l'hiver qui pointe le bout de son nez ?

Bien sûr que c'est *too much*. Mais honnêtement, on a tous-tes déjà souhaité s'emmitoufler dans un plaid, tasse de chocolat chaud en main, devant une bonne comédie de Noël en ce mois de novembre.

Depuis la reprise des vacances de la Toussaint, nos vies de sciences-pistes ne sont pas à leur climax. Les jours raccourcissent, les rendus s'accumulent, et, pour couronner le tout, les si redoutés devoirs sur table et partiels refont surface. Bon, après vous avoir bien mis le cafard, je suis ravie de vous apprendre que les films, musiques et activités de Noël vont vous sauver de cette période compliquée.

Je vous vois déjà venir : "oui, mais Noël, c'est une fête marketing qui exacerbe les inégalités". Certes. Mais se réfugier dans le cliché, ça a parfois du bon. On peut ainsi réinventer Noël et voir en sa préparation un moment privilégié pour prendre du temps pour soi, dans sa *chambre à soi*. Se créer un cocon loin de l'agitation et du brouhaha quotidien.

Alors, à vos toques et pinceaux, il est temps de réaliser vos meilleurs sablés et cartes de vœux, avec en fond sonore *All I want for Christmas* ou *Last Christmas* pour les plus tradis.

Inès Carissimi

CONTRE

A l'heure où la priorité est de s'inscrire dans des énergies renouvelables et durables, allumer des kilomètres de guirlandes en continu pendant plus d'un mois me paraît disproportionné et coûteux sur tous les plans. La chaleureuse ambiance de Noël réside dans le paraître.

Sitôt les fêtes d'Halloween terminées, les citrouilles et fantômes peuvent (enfin) laisser place aux sucres d'orge et bonhommes de neige. L'absurdité de débiter les festivités de Noël dès novembre est alors résumée dans cette seule phrase. Noël, ce n'est plus retrouver ses proches autour d'un repas généreux, mais attendre que les enfants aient fini leur chasse aux bonbons pour en commencer une nouvelle, celle des cadeaux. Noël a cessé d'être le "meilleur moment de l'année" pour devenir la "meilleure période", perdant ainsi sa valeur et sa magie universelle. Les gens s'investissent davantage dans l'organisation de nombreuses préparations plutôt que dans le fait de profiter pleinement de cet instant autrefois tant attendu.

Par conséquent, la déception est grandissante : l'euphorie du mois de novembre prend radicalement fin une fois le 25 décembre passé. Tout paraît plus terne et les épines du sapin sont déjà tombées. C'est alors plus difficile d'accepter qu'il est temps de passer à autre chose.

Heureusement que le nouvel an qui se dessine permet de se plonger dans une nouvelle humeur... et après ?

Lisa Bouttier



Les pieds sur Terre, au Festival International du Film d'Histoire

Le Festival International du Film d'Histoire (FIFH) s'est déroulé du 20 au 27 novembre dernier à Pessac. Pour sa 33ème édition, l'événement organisé par le cinéma Jean Eustache s'est focalisé sur les liens des sociétés à leur terre. L'InsPo a couvert l'événement.

Affiche de la 33ème édition du FIFH. Crédit : FIFH.



set, présent en visioconférence à la cérémonie d'ouverture, qualifie le thème d' "aussi brûlant que glaçant", soulignant l'ambiguïté du rapport à la terre. Le FIFH recoupe une sélection de films qui abordent l'histoire du monde paysan et agricole, les conséquences du réchauffement climatique, mais aussi la conquête de la terre. 60 films ont ainsi été présentés. Parmi eux, des documentaires récents et des films de fiction plus anciens, ainsi que quelques films d'animation. Les deux compétitions, pour le meilleur film de fiction et le meilleur documentaire, regroupaient respectivement 27 et 12 films, sans thématique spécifique, à l'exception de *King's Land*, *Hébron*, *Palestine*, *la fabrique de l'occupation* et *La Rivière*.

La Terre, un environnement menacé

Le film d'ouverture du FIFH, *La Rivière*, est consacré à l'enjeu qui nous vient directement en tête lorsqu'il est question de la terre : l'environnement. Le film de Dominique Marchais explore les problématiques liées aux rivières du Béarn, les gaves ; et présente les individus qui

Depuis 1990, le Festival International du Film d'Histoire est un rendez-vous incontournable pour les passionné-es de cinéma et d'histoire. Cette année, le thème "Notre Terre"

rappelle que l'histoire est étroitement liée à l'actualité. François Aymé, commissaire du festival, souhaite "faire comprendre au public que les choses s'inscrivent dans le temps long". Alain Rous-

se battent pour la préservation de ces cours d'eau. Son objectif est de montrer comment la vie s'adapte aux changements des conditions environnementales, en se concentrant notamment sur la préservation des populations de saumons. Le réalisateur souhaite ainsi "apporter sa pierre à l'édifice" dans la défense de ces espèces cruciales pour l'écosystème. Le film s'appuie essentiellement sur les sons directs de la rivière et de la nature environnante, ces sons étant "l'une des voix du film", presque exclusivement composé de sons naturels enregistrés sur le terrain. Malgré une tonalité globale saisissante, Marchais termine son film sur "une note d'émerveillement", face à la beauté de la biodiversité qui entoure les gaves, qui possèdent pour lui "une grande puissance politique". Le film est disponible en salles depuis le 22 novembre.

Dominique Marchais n'est pas le seul à appeler à la préservation de l'environnement. Lors d'une table ronde, Andrée Corvol, historienne spécialiste des forêts, et François-Xavier Drouet, documentariste à l'origine *Du temps des forêts*, rappelle l'enjeu de la régénération de la Terre et plus précisément des forêts. Une forêt, ce n'est pas qu'un espace couvert d'arbres prêt à être exploité, sinon un écosystème riche et biodivers, au rôle clé dans la lutte contre le changement climatique. La France, qui se réjouit souvent de son large couvert forestier - environ 30% de la métropole - , a pourtant eu du mal à placer le curseur entre exploitation et régénération. Preuve en est avec

Affiche de King's Land
Crédit : The Jokers.



son plan de relance. Celui qui prévoyait d'augmenter la résilience des forêts par un reboisement massif, a finalement donné lieu à des forêts en monoculture, favorisant l'industrie sylvicole intensive.

La Terre, objet de lutte et de convoitise

Le Festival met en lumière une série de films qui explorent le concept de la terre en tant que lieu de vie, sujet aux enjeux de pouvoir. L'un de ces films est King's Land, réalisé par le cinéaste danois Nikolaj Arcel. Adapté d'un roman non traduit, intitulé *Le Capitaine et Ane-Barbara*, le film raconte l'histoire du capitaine Ludvig Kahlen, qui s'efforce d'établir une colonie au nom du roi sur une terre réputée stérile. Déterminé à tout sacrifier pour atteindre son objectif, il cherche à dompter la nature et les éléments, tout en défiant les notables locaux qui voient son arrivée d'un mauvais œil. Tout en jouant avec brio la complexité de son personnage, l'acteur Mads Mikkelsen offre une performance saisissante,

à la fois authentique pour le XVIIIe siècle et d'une actualité brûlante : la terre est essentielle à notre survie et constitue, peut-être pour cette raison, un enjeu de pouvoir fondamental. Le film sort en salles en janvier 2024.

S'il y a bien un film qui incarne la convoitise de la terre, c'est *Hébron, Palestine, la fabrique de l'occupation*, sorti en 2022. Alors que le monde a les yeux rivés sur Gaza, le festival n'a pas manqué de rappeler que cette horreur caractérise la réalité de tous-tes les Palestinien·nes depuis 1967. Réalisé par deux ex-journalistes israéliens, Noam Sheizaf et Idit Avrahami, le documentaire n'a pu être diffusé dans le pays. Pour cause, le portrait désespérément tragique de Hébron. Cette ville sacrée qui abrite le "Tombeau des Patriarches" – Abraham (pour les juif·ves) ou Ibrahim (pour les musulman·nes) – a peu à peu été colonisée de l'intérieur, ballotée entre intifadas et attentats. Depuis 1997, la ville est même coupée en deux : les quelques 800 Israélien·nes contrôlent 215 000 Palestinien·nes à travers checkpoints, contrôles d'identité et répression féroce. Par des plans qui crèvent l'écran, des documents d'archives et des interviews de responsables israéliens comme d'habitant·es, ce documentaire livre un récit implacable et encore méconnu de Hébron, véritable "laboratoire" de l'occupation par l'Etat hébreu. Le documentaire est disponible en replay sur France Télévisions, dans l'émission *La case du siècle*.

Inès Carissimi &
Emma Lathuillière

Quand la nostalgie devient notre meilleur refuge

Mon pays réinventé reposait sur mon étagère et, malheureusement, je ne l'ai pas pris plus tôt. Il s'agit d'une autobiographie, dans le style si particulier d'Isabel Allende. Cette œuvre est intrinsèquement liée à la nostalgie et à la mélancolie, plutôt qu'à la mémoire concrète. Ce livre, qui compte environ 300 pages sans chapitres distincts, plonge le lecteur dans une conversation sans fin avec l'autrice.

Mon pays réinventé a été écrit quelques années après que l'autrice a quitté le Chili, à la suite de la prise de pouvoir de Pinochet, dictateur militaire resté à la tête du pays pendant 17 ans. Ainsi, l'œuvre est remplie de fragments de son passé dans ce pays. Cependant, l'autrice avertit que certains passages sont si mélangés et teintés de nostalgie dans sa tête, que le Chili qu'elle se remémore peut

être un pays réinventé.

Après avoir quitté le Chili, Isabel Allende est allée vivre avec le grand amour de sa vie aux États-Unis. Elle n'est jamais retournée vivre dans son pays natal, même après le rétablissement de la démocratie. Dans ce va-et-vient constant, l'écrivaine se questionne sur ce que signifie être Chilienne, sur ce que cela implique de vivre si longtemps loin de son pays natal, et sur les différences politiques, sociales et culturelles des lieux où elle a vécu. Plus qu'un voyage à travers la vie de l'autrice, cette œuvre permet au lecteur de parcourir les souvenirs nostalgiques d'Isabel Allende concernant l'endroit où elle a grandi et est devenue femme : le Chili.

Un autre aspect intéressant abordé dans le livre est le débat, de plus en plus actuel, sur l'immigration. Bien qu'Isabel Allende ait dû s'exiler pour fuir la dictature, son absence du Chili n'a pas commencé à l'âge adulte. Son père étant diplomate,

elle a vécu dans divers pays tels que la Bolivie, le Liban et le Pérou, où elle est née - bien qu'elle ait la nationalité chilienne. Isabel Allende nous montre comment vivre en tant qu'Américaine, mais toujours avec la tradition chilienne au cœur de son âme. Les nombreux chocs culturels ont donné lieu à d'excellentes réflexions de l'autrice.

“J’ai été pèlerine sur plus de chemins que ma mémoire ne me permet de me souvenir.”

Ainsi, *Mon pays réinventé* est un portrait historique, social, politique et culturel du Chili, et non simplement un livre de souvenirs. L'intérêt de l'œuvre réside précisément dans cette dualité.

Allende écrit : “J’ai été étrangère pendant presque toute ma vie [...]. À plusieurs reprises, je me suis vue contrainte de partir, rompant des liens et laissant tout derrière moi pour recommencer ailleurs, j’ai été pèlerine sur plus de chemins que ma mémoire ne me permet de me souvenir.”

Mariana Santos

Crédit : Grasset.



Moi les hommes, je les déteste

Une des critiques qui est souvent faite à la lutte féministe est une accusation de misandrie, de haine des hommes, dont les militant·es ou les collectifs essaient de se défaire, pour ne pas être considéré·es comme exclu·es, radicaux·les ou même sexistes. Or, dans cet essai paru en 2020, la militante féministe Pauline Harmange revendique à bras-le-corps cette misandrie.

Je ne vais pas vous rassurer avec des : “non mais elle rigole, elle ne déteste pas vraiment les hommes cisgenres”, mais plutôt essayer de vous parler du fondement et de la forme que prend cette haine, pourquoi elle est saine et donc pourquoi vous devez courir emprunter ou acheter cet essai.

La misandrie, l'équivalent de la misogynie ?

La première chose à faire lorsque l'on évoque ce sujet - disons le - polémique, est de définir ce qu'est la misandrie et en quoi elle n'est PAS l'équivalent de la misogynie, ce que fait d'emblée l'autrice. Cela peut surprendre car selon leur étymologie, l'un signifie la haine des hommes et l'autre la haine des femmes. Or la misandrie n'est pas un système d'oppression systémique comme l'est la misogynie. De même, la misandrie, si elle se traduit par de la colère - souvent - et de la lassitude - toujours -, la colère n'est pas de la violence. La misogynie à l'inverse EST violente : elle agresse, elle viole et elle tue.

Ainsi, la misandrie est une réaction à la misogynie. Elle est une colère qui a pour source le patriarcat, les injustices et les violences physiques, psychologiques et quotidiennes, que subissent les femmes et dont les auteurs “sont toujours en immense majorité des hommes”. La misandrie en a après les hommes mais plus précisément après ceux qui exercent le pouvoir masculin et profitent du système établi, donc la plupart des hommes cisgenres, comme le montre l'autrice avec humour.

Un essai émancipateur bien plus que réducteur

La misandrie est assez saine car elle consiste seulement à mettre les hommes au second plan dans notre vie, voire à les en exclure. La misandrie ne nous enferme pas dans une haine aveugle contre les hommes, elle nous ouvre seulement les yeux sur la réalité du système patriarcal. En nous détachant de l'idée que nous devons absolument être

**PAULINE
HARMANGE**
MOI
LES HOMMES
JE LES
DÉTESTE

« La puissance joyeuse
d'une sororité unie
et intersectionnelle »

Elle
POINTS

Crédit : Points.

entourées et validées par des hommes, dans notre façon de parler, de rire, de nous habiller, d'occuper l'espace, nous nous émancipons et nous libérons de nombreuses injonctions patriarcales. Cet essai est donc tout sauf une ode à la haine, c'est une ode à l'espoir qui ouvre aux femmes la voie de la sororité, essentielle et politique.

NB : Cet essai n'est pas réservé qu'aux femmes et aux minorités de genre, messieurs vous pourriez y apprendre beaucoup et même l'aimer.

Clara Lenôtre

La résilience de Fariba Adelkhah

Après plus de quatre années de détention en Iran, l'anthropologue franco-iranienne Fariba Adelkhah, chercheuse au Centre de Recherches Internationales (CERI) de Sciences Po Paris, est rentrée en France, le 17 octobre dernier.



Crédit : Joël Saget / AFP

Paradoxalement, c'est avec une marque de respect que Fariba Adelkhah a été arrêtée. "Docteur, suivez-nous", a-t-elle entendu, alors qu'elle attendait son compagnon à l'aéroport de Téhéran. Quelques minutes plus tard, elle se trouvait dans une voiture l'amenant en prison. C'était le 5 juin 2019.

Officiellement arrêtée pour "espionnage" et "atteinte à la sécurité nationale", la chercheuse franco-iranienne a très vite compris ce qu'on lui reprochait : un extrait d'un de ses livres, dans lequel elle critique la loi iranienne qui interdit aux femmes de se détacher du voile. Un infime passage dans une œuvre immense, alimentée, entre autres, par trente ans de travaux sur l'Iran post-révolutionnaire et le chiisme. Fariba Adelkhah a finalement été libérée et a pu rejoindre la France le 17 octobre dernier, sans justification, comme lors de son arrestation.

D'abord emprisonnée seule, puis remise en "liberté" avec un bracelet électronique, l'an-

thropologue a finalement été incarcérée avec soixante autres prisonnières politiques dans la prison d'Evin, au Nord de Téhéran. Là, elle a notamment côtoyé Narges Mohammadi, Prix Nobel de la paix 2023. Pour autant, Fariba Adelkhah n'est pas une opposante politique au régime iranien. Elle n'a cessé de manifester son incompréhension face à cette arrestation. C'est une chercheuse qui a pour seul tort d'avoir choisi son pays de naissance pour objet d'étude dans une démarche scientifique. Elle se sentait davantage privée de travailler que privée de liberté.

Défendre la liberté académique

Éloignée de son terrain de recherche pendant de longs mois, elle n'en demeurait pas moins anthropologue. Elle profita de son incarcération pour analyser les changements opérés dans les prisons après la mort de Mahsa Amini en septembre 2022. Dans un entretien accordé à France Culture, Fariba Adelkhah ex-

plique qu'elle n'a pas été maltraitée physiquement. Elle ajoute même, avec un humour presque gêné qui la caractérise, avoir été plus violente que les enquêteurs : "je chantais et je leur criais dessus". Interdite de lecture pendant quatre mois, l'anthropologue n'avait qu'un seul objectif : prouver que sa démarche était scientifique et nécessaire. Graciée en février 2023, elle s'interroge encore sur les motifs de sa soudaine libération après trois ans d'emprisonnement. Elle aimerait être acquittée.

Consciente de sa propre naïveté face à cette volonté, elle espère tout de même retourner en Iran pour expliquer au régime en place l'importance de la liberté académique. A l'image des autres femmes incarcérées dans la prison d'Evin, Fariba Adelkhah semble être animée par un courage inébranlable. Un modèle de résilience qui inspire.

Fanny Bonnaud &
Gabriel Garrouste

J'ai testé : gagner la Coupe du Monde de rugby dans le pays hôte

Même si j'ai déclaré à plusieurs reprises, et avec assurance à beaucoup de mes connaissances françaises, que "l'Afrique du Sud fera ce que la France n'a pas pu faire lors de la Coupe du Monde de football : la ramener deux fois à la maison !", je ne pense pas avoir été tout à fait préparée à cela. La victoire. Mieux encore, le voyage laborieux que nous avons entrepris pour y arriver. On pourra dire que les objets les plus utilisés par les Sud-Africains pendant le tournoi étaient la Sainte Bible, l'aspirine, les brassards de tensionnètre et les inhalateurs. Gagner avec une différence de score d'un point pendant trois matchs consécutifs ! Je pouvais à peine regarder les dernières minutes de certains matchs, mais mes amis l'ont fait.

Et si vous lisez actuellement cette phrase, je vous salue d'être arrivé jusqu'ici. Vous êtes probablement un fan français qui a bien géré la défaite et qui est heureux d'entendre le point de vue d'une étudiante erasmus sud-africaine ou de quelqu'un qui s'intéresse peu ou pas au sport.

Regarder le match France - Afrique du Sud a été l'expérience la plus exaltante que j'ai vécue à Bordeaux. Il se trouve que je regardais le match aux Halles de Bacalan, qui étaient probablement l'un des plus grands espaces pour accueillir

une foule de supporters français passionnés, prêts à voir leur équipe progresser. Et là, j'étais la seule supportrice sud-africaine à brandir le drapeau de mon pays en chantant, seule, l'hymne national suite à la performance bouleversante des Français avec le leur. Je ne pouvais comparer notre combat pour la fierté qu'aux rugissements d'un troupeau de lions et aux cris déterminés d'une souris. Ces sons fanatiques déséquilibrés ont alterné tout au long du match alors que chacune des équipes marquait ses essais et ses pénalités. Les chansons d'"Allez les Bleus !" se sont transformées en cris féroces des deux côtés au cours des dernières minutes. Puis au coup de sifflet final, le silence est entré

dans la salle.

Extatique de cette victoire, j'ai continué à crier. Cet acte de défier un pays hôte et finalement de gagner, m'a fait vivre une bipolarité émotionnelle, passant d'une peur intense à un bassin de joie. Dans le même temps, j'ai vu le Français assis à côté de moi traverser instantanément les cinq étapes du deuil. Puis, comme pour signifier l'étape finale, "l'acceptation", il s'est tourné vers moi, m'a envoyé ses félicitations et m'a dit avec humour : "Pour fêter ça, vous devriez offrir à tout le monde une tournée !". Et je suppose que c'est pour cela que nous aimons tous le rugby. "Allez les Bokkes !"

Divine Ilunga



Caricature réalisée par Paul Klein.

Merci le rap pour la culture



Carte blanche à Sciences Peura, l'association rap de Sciences Po Bordeaux. Elle joue un rôle de média grâce à son site rempli d'articles en tout genre. En mars 2023, Sciences Peura a dévoilé "L'atelier", une mixtape composée par des membres de l'association.

Novembre 2022. Après quatre heures à réfléchir sur le sujet "Être cultivé" et une référence à Koba la D placée dans un examen de Culture Générale, je remets en question la pertinence d'avoir écrit "C'est qui IAM ?" pour expliquer la potentielle nécessité de connaître la culture du domaine dans lequel on évolue. Le rap - en dehors d'améliorer mes connaissances footballistiques - m'a surtout permis de briller en société, et en cours de Culture Générale grâce à des références sombres mais raffinées. Cet article a donc pour but de contredire les clichés affirmant le rap comme un genre débile et vulgaire. Bref, voici une liste non-exhaustive de choses que j'ai apprises en écoutant mes rappers préférés.

Mansa Moussa : L'homme le plus riche

"On veut être plein comme Mansa Moussa"

— Mansa Moussa, Deen Burbigo

Outre le titre d'un excellent

morceau de notre papi national, Mansa Moussa, c'est surtout un homme considéré comme l'un des plus fortunés n'ayant jamais existé, si ce n'est le plus fortuné. Dixième "Mansa" de l'Empire du Mali et figure emblématique de l'histoire de l'Afrique de l'Ouest, il a été effacé par le manque de sources écrites et la prédominance occidentale historique due à la colonisation.

La malfaisance de Silvio Berlusconi, homme politique italien

"Berlusconi Premier ministre, moi j'appelle ça parrain de la pègre"

— Ils appellent ça, Sexion d'Assaut

Personnalité majeure en Italie, Silvio Berlusconi a marqué son pays, et pas forcément de la plus belle des manières. Cumulant les affaires judiciaires, il a longtemps été soupçonné de liens avec la mafia. Dans ce son, Maska - membre du groupe Sexion d'Assaut - accuse (à raison) Berlusconi d'être le pire des malfaiteurs. En écoutant attentivement *l'Ecole des points vitaux*, je tombe sur cette phrase et commence à m'intéresser à la politique. Est ce qu'on peut

donc dire que Sexion d'Assaut m'a permis de rentrer à Sciences Po ?

Le meilleur des mondes d'Aldous Huxley

"J'ai un poto qui weed, un poto qui drink [...] à chacun son Soma"

— Passage secret (Soma), Disiz

La soma est une drogue de synthèse qui octroie un bonheur artificiel administré au peuple de la société eugéniste dépeinte dans *Le meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley, considéré comme l'un des premiers romans dystopiques. Disiz fait une critique de la société contemporaine en s'inspirant de ce livre pour décrire une société dépendante à tout ce qu'il considère comme des anesthésiants : drogues, jeux, réseaux sociaux etc. Un son à écouter et un livre à lire donc pour une préparation optimale de vos épreuves de Culture Générale.

Pour la version intégrale de l'article, rendez-vous sur le site de Sciences Peura !

Dania Eid, pour Sciences Peura

HOROSCOPE

BÉLIER

Tu remplaceras la sonnerie de ton réveil par *All I want for Christmas is you*. Une bonne idée, s'il n'y avait pas le risque de haïr Mariah Carey dès la deuxième lundi.

TAUREAU

Le marché de Noël de Bordeaux est ta *happy place* ce mois-ci, tu as déjà sorti le sapin de Noël et les décorations, on dirait que l'esprit de Noël est rentré dans ton cœur.

GÉMEAUX

Sur les vêtements et les enveloppes au pied du sapin, tes parents seront catégoriques, ce sera la bibliographie intégrale d'Hannah Arendt ou rien.

CANCER

Sèche tes larmes qui diluent ton septième café vanille de la matinée et va faire une sieste.

LION

Les partiels ne t'inquiètent pas plus que ça et tant mieux. Les diplômes sont surcotés et de toute façon on va tous-tes mourir à cause du réchauffement climatique.

VIERGE

Noël est un cauchemar pour toi, tous tes potes t'appellent le Grinch. En vrai, tu regardes secrètement tous les films de Noël diffusés sur Netflix, il est temps d'assumer.

BALANCE

Bois la vie avant qu'elle ne te boive. Arrête de te précipiter sur la sangria, c'était une métaphore pour te donner du courage.

SCORPION

Les partiels commencent à te stresser, mais fais confiance à ton système sans. Les cookies te rechargent d'énergie positive pour cette fin de semestre et le Père Noël sera généreux pour te récompenser.

SAGITTAIRE

Ta routine quotidienne ? Traverser l'atrium avec ton nouvel outfit de l'hiver et une démarche de main character. *Fake it till you make it.*

CAPRICORNE

Exaspéré.e par les décorations et les films de Noël qui fleurissent partout, tu n'attends que la fin de l'année pour voir approcher ton anniversaire.

VERSEAU

Non, non tu ne rêves pas, il existe bel et bien une BU à Sciences Po et elle te sera d'une grande utilité avant les partiels.

POISSON

Qui aurait cru qu'un emploi du temps de sciences pète puisse être plus rempli que celui d'un.e ministre ? Tu vas encore t'y prendre à la dernière minute pour les cadeaux de Noël.



En 2024, tu ...

- Δ Deviens bilingue en espagnol
- ∅ Attends le retour du jean skinny
- Ψ Arrêtes de sécher les amphis
- > Espères avoir plus de 4h de sommeil

À la machine à café tu choisis ...

- > Un café noisette
- Ψ Un expresso sans sucre
- ∅ Tu as perdu ta carte Izly
- Δ Un thé

Ton cours préféré ...

- ∅ Droit
- Ψ Culture Générale
- Δ Espagnol
- > Histoire

Vite ! Tu as cours à huit heures, tu ...

- > Survis grâce aux 3 cafés que tu viens d'avaler
- Δ Prends ton vélo, qu'il pleuve ou qu'il neige, tu limites ton impact carbone
- Ψ Fraudes dans le tram
- ∅ Arrives en retard, ton réveil n'a pas sonné

Le jeudi soir on te retrouve au ...

- Δ Calle Ocho
- > Grizzly
- ∅ Coco Loko
- Ψ Lucifer

C'est bientôt Noël. Ta conf organise un secret santa. Que vas-tu offrir ?

- Δ Rien. Ta présence est déjà un cadeau pour ta classe
- ∅ Des chaussettes de Noël ou tout autre objet moche qui gratte
- > Un mug avec des chocolats
- Ψ Une carte personnalisée rédigée par tes soins

Δ Bad Bunny

Tu es revenu·e de mobilité avec un goût de Moscow Mule. Tu as le sens du rythme et tu maîtrises mieux la salsa que personne. Dans le milieu un peu mainstream de l'IEP, tu sais apporter ta créativité. Bien trop cool pour Sciences Po, tu possèdes pourtant un syndrome de l'imposteur-rice. Te Portas Bonito ! Alors, même si ton anglais n'est pas parfait, prends confiance en toi !

Ψ Damso

Tu as eu 20 au bac de philo et tu kick plus vite que ton ombre en exposé. Tu demeures le·a seul·e bordelais·e à porter des lunettes de soleil sous la pluie (c'est aesthetic). Belge d'adoption, tu préfères La Capsule à 20/vin, trop mainstream pour toi. Beaucoup l'ignorent, mais sous tes airs de dark sasuke se dissimulent un cœur fragile, brisé par le Petit Oral de 1A.

-> Nicki Minaj

Tu es une valeur sûre. Lorsque tu n'es pas en train de shine sur le dancefloor, on te retrouve en train de présider une des 30 assos dans lesquelles tu es investi·e. Plus célèbre que les cookies du Crous, tu es la star de l'IEP. Attention, prends du temps pour toi. À trop vouloir rester en top des charts, ton Starship risque le crash.

∅ Colonel Reyel

Comme ce grand artiste, tu es resté·e bloqué·e en 2006. Ce n'est pas grave. Sympa et drôle, tout le monde apprécie "ton swag". À vrai dire le rap n'est pas ta tasse de thé. Ton kiff c'est plutôt d'écouter un petit single de Vianney entre deux podcasts. À toi qui aimes porter ta cravate avec la chemise rentrée dans le pantalon : laisse ton flow te porter. Relax, il te reste quelques années avant de travailler